

Je menais une existence tranquille. Comptable dans une banque d'affaires de la capitale, ce n'est pas franchement l'aventure. Ma vie était routinière : au bureau du lundi au vendredi de neuf heures à dix-sept heures, en salle de gym le mercredi soir, courses et pressing le samedi matin, shopping l'après-midi, et le reste du week-end avec mon copain. Rien ne venait perturber ce planning si bien réglé, car je n'ai pas d'amis.

Les amis sont à la base de la plupart des tracas que rencontrent les individus au quotidien. Les amis occupent un temps que vous pourriez consacrer à vous-même. Et ce temps est pour l'essentiel passé à geindre, à se plaindre de problèmes qui n'en sont pas, et qu'ils pourraient d'ailleurs parfaitement résoudre tout seuls, s'ils décidaient de connecter leurs sens à leurs cerveaux. Mais non. Au moindre petit souci, l'ami vous téléphone, et d'ami, il devient assisté.

Et ces soucis, parlons-en. Quel ennui, ce sont toujours les mêmes : les problèmes de cœur, longs et répétitifs, dont la solution peut être résumée par l'expression « tourner la page » ; et les problèmes d'argent, systématiques, dont la solution se trouve dans votre propre portefeuille, sous forme d'un prêt extrêmement difficile à réclamer par la suite, et du coup, le problème d'argent devient votre problème d'argent, et pourquoi être dans la mouise tout seul quand on peut y être à plusieurs. C'est ça, la logique de l'amitié.

Ça peut paraître un peu rude, mais avant de me traiter de monstre, prenez un peu l'air, respirez tranquillement. Maintenant que c'est fait, vous reconnaîtrez aisément qu'avant de de-

venir des paroles, votre pensée est filtrée par une épaisse couche d'hypocrisie. Enlevez ce filtre et vous voilà soudain très nombreux à être d'accord avec moi sur le point que les amis sont des empêcheurs de tourner en rond, pour ne pas employer un terme plus vulgaire.

N'en concluez pas que je sois un être insensible : je le répète, j'ai un petit ami ; je fais du bénévolat ; j'aide les personnes âgées ou handicapées à traverser la rue, à prendre l'autobus ; je donne de l'argent aux nécessiteux (ceux qui me paraissent avoir la volonté de s'en sortir) ainsi qu'aux œuvres caritatives (celles qui me paraissent avoir la gestion la moins douteuse) ; je paie mes impôts, j'ai le respect de l'ordre et des lois ; je trie mes ordures ; je participe aux actions pour protéger l'environnement, les enfants battus, les animaux maltraités ; je n'ai aucun préjugé racial – pour moi, un individu en vaut un autre, après tout, un con reste un con quelle que soit son origine.

Bon, la partie sur l'ordre et la loi, ça consiste principalement à déclarer mon poste et payer ma redevance télé. C'est déjà pas mal, compte tenu de la qualité des programmes publics.

Cela dit, ne croyez pas que je dresse ce bilan de ma citoyenneté afin que vous pensiez du bien de moi – je me moque pas mal de ce que les gens pensent, sinon j'aurais des amis – j'essaie juste d'être la plus précise possible.

Par ailleurs, ne pas avoir d'amis ne signifie pas que mon carnet d'adresses et téléphone soit vide, ni que je ne sois pas sociable, ou sympathique ; seulement, ce sont juste des connaissances, je ne leur dois rien, et réciproquement. C'est comme si je prolongeais indéfiniment avec eux les prémises d'une relation amicale. Je ne te raconte pas ma vie, et je n'écoute pas la tienne. Je ne te prête pas ma combi pour le ski, et tu n'es pas obligé de me la rendre. Je ne garde ni tes gosses, ni ton chat, et je n'arrose pas tes plantes. Rien qui obligerait un retour. Rien de profond, en définitive.

Et comme cela, pas d'ennuis.

Mon nom est Justine Fleury. Je m'occupe de mon physique. Je me fous de plaire aux gens, mais être belle vous facilite considérablement la vie de nos jours socialement et professionnellement, de la file d'attente à la caisse à l'entretien d'embauche, tout est nettement plus simple.

Ma seule fantaisie si je puis dire, ce sont mes cheveux. Leur couleur est la seule chose qui ne soit pas stable dans ma vie. Elle peut varier d'un jour à l'autre. Je n'en reviens pas d'en avoir autant sur la tête avec tout ce que je leur ai fait subir, et du coup, j'en prends le même soin que mon voisin de sa Mondéo, et ce n'est pas peu dire. Le weekend, je le vois avec sa peau de chamois, en train de lustrer, les pare-chocs, les portières, les vitres, sa mère sortirait à ce moment-là de la voiture, il la lustrerait aussi.

J'entretiens aussi mon corps car c'est une garantie supplémentaire de bonne santé, la maladie étant l'horreur ultime. Médecin, Sécurité Sociale, Mutuelle, personnel soignant et j'en passe, le circuit des soins est une source d'anxiété quasi continue. Ça donne envie de frapper les gens, c'est très contraignant. Pour ma part, je déteste les perturbations, car par définition, elles me perturbent. Une bonne vie est avant tout une vie paisible.

C'est sûr, avoir une relation suivie avec un homme entraîne forcément des complications, mais on peut les réduire à quasi-néant si on est bien organisé. Il faut être clair dès le départ, c'est tout.

Louis Sorel, c'est lui mon petit ami. Le fils du mort. On dit que les fils cherchent leur maman à travers leur compagne, hé bien j'espère que ce n'est pas vrai dans mon cas.

Sa mère est aux antipodes de ma personne. A tous les niveaux : physiquement, elle ressemble à un frêle petit oiseau, aux yeux clairs, au plumage blanc. Tout est petit ou fin chez cette femme d'une beauté étrange, un peu comme dans un vase en cristal ciselé. Tu te retiens d'éternuer à côté d'elle de

peur qu'elle ne se brise. Mais elle est aussi complètement dingue. On dirait qu'elle ne contrôle rien, ou pas grand chose. En tout cas, pas sa carte de crédit. Boulimique de shopping, elle rétablit la croissance à elle toute seule. C'est déjà grave, mais ce n'est pas tout. C'est une psychopathe du pourcentage. Elle calcule des taux pour tout et n'importe quoi : la répartition de ses dépenses, le nombre de pulls à encolure v par rapport au nombre total de pulls rouges dans sa penderie, le taux de personnes ayant un chien et deux voitures dans la tranche quarante – soixante-cinq ans. Ça ne sert à rien, mais elle chiffre tout. Elle peut rester une journée entière sans manger tellement elle est absorbée par ses statistiques. C'est Vivienne Westwood avec une calculatrice à la place d'une main et une American Express à la place de l'autre. Mais vous savez, c'est toujours plus facile d'être farfelue quand on a plusieurs comptes en banque bien garnis. La tolérance augmente avec le nombre de zéros du chèque.

Samantha Sorel – c'est son nom – c'est elle qui a trouvé officiellement le corps. Et qui en a le plus profité : il avait souscrit une assurance-vie à son nom, de quoi se consoler pendant deux ou trois vies... Un homme d'affaire important, au charisme aussi puissant que sa fortune. Tout le monde a cru à l'accident stupide. Cette chute spectaculaire dans le monumental escalier de leur hôtel particulier du seizième à laquelle j'ai assisté... Beau cadre pour mourir quand même. Dommage qu'il ait tout salopé. Deux dents cassées, la nuque brisée, le crâne enfoncé et deux douzaines de tulipes renversées. Il était déjà froid quand elle l'a découvert, collé à l'épais tapis blanc, devenu marron du coup. Un homme brillant. Elle est restée muette une année entière. On a dû jeter le tapis et renvoyer la femme de ménage. Elle l'avait nettoyé à l'eau chaude.

J'ai connu le père de Louis peu avant son décès. Objectivement, Charles Sorel était un homme qui avait tout. Phy-

sique, ascendant, sens des affaires, goût... Il était très grand, ténébreux, tout était sombre et magnétique en lui : son visage, son regard, ses gestes, ses paroles, ses cheveux qu'il ne perdait pas.

Il voulait faire de la politique, il était mûr pour ça. Cinquante-cinq ans, mais il pouvait en prétendre dix de moins sans être ridicule. Il focalisait l'attention sur lui, d'une manière presque mystérieuse. Il semblait absorber la lumière, c'était bizarre, comme impression. Louis a certainement dû beaucoup souffrir d'avoir été éclipsé par un paternel aussi charismatique. Pas son frère Hugo, parce que Hugo était *différent*, mais je vous parlerai du jeune Hugo plus tard. Louis – ni personne, en fait – ne pouvait soutenir la comparaison à son avantage avec un tel homme. Et même mort, il continuait à faire de l'ombre à son fils. Un Charles Sorel ne s'oublie pas, et il ne se passait pas deux jours sans que quelqu'un le rappelle aux bons souvenirs de Louis. Sans parler de toutes les photos pendues un peu partout dans la maison maternelle. Nous n'en avons jamais vraiment discuté, mais je connais bien Louis. Quand on mentionne le nom de son père en sa présence, il a cette espèce de demi-sourire, laissant entrevoir sa canine gauche, que je sais être – pour l'avoir provoqué quelquefois – un signe d'agacement. Et, dans ces moments-là, si vous êtes attentifs, vous pouvez observer dans son regard quelque chose qui relèverait simultanément de la haine, du découragement, et même d'une certain mépris ; bref, quelque chose de difficilement définissable, mais de franchement désagréable.

Je n'étais pas du tout sensible au charme de Charles Sorel. Je pense qu'un gros porc sommeillait en lui, dont le groin parfois affleurait en surface. Mon opinion n'avait rien à voir avec celle de Louis. Je n'aime pas les gens trop populaires. D'abord parce qu'ils drainent la foule, et donc les intrigues, les jalousies, en un mot, les complications. Il était bien trop entouré, c'est forcément malsain. Il ne pouvait pas se permettre d'être sincère, car tous ces gens, autour de lui, ne pouvaient pas tous

être bienveillants à son égard. Et puis, quel intérêt, quel est l'enjeu de la popularité ? S'il était encore difficile d'être populaire, si encore il y avait, dans la popularité, un quelconque défi à relever, je pourrais comprendre. Mais c'est si simple, d'être populaire, quand on a une cervelle qui fonctionne correctement : brossez les gens dans le sens du poil, soyez disponible et à leur écoute, faites semblant d'oublier votre ego. Ce n'est qu'une question de contrôle, il n'y a aucun mérite là-dedans.

Les Sorel organisaient des brunchs presque tous les dimanches, des dîners avec Monsieur et Madame Tartempion de Pignonsurrue, tout ce que j'aime, parler de rien avec des gens dont je me fous. Cela dit, si j'avais pu tous les éviter, je ne serais pas la petite amie en titre de Louis, puisque je l'ai connu au cours d'un de ces cocktails destinés à serrer le plus de mains possible dans le laps de temps le plus court. Mon patron, Gonzague d'Alaignac, m'avait jugée suffisamment décorative pour l'accompagner ce soir-là, il y a de cela à peu près deux ans. Je m'en serais bien passée, mais stratégiquement, on ne refuse pas l'invitation d'un patron, même si ce dernier n'a de romanesque que le nom. Il est vrai qu'un patron peut être bedonnant, dégarni et ennuyeux : c'est un patron. Ce qui définit sa beauté, ou son sex appeal, ce sont les résultats qu'enregistre son entreprise en bourse. Et selon cette échelle des valeurs, il faut reconnaître qu'Alaignac était assez bien coté. Cette cotation ne m'intéressant pas, je ne pouvais envisager cette soirée sans étouffer un bâillement. J'aurais pu y voir une opportunité favorable à un quelconque avancement si j'avais été même un tout petit peu ambitieuse ; je n'y ai vu qu'une inévitable corvée d'hypocrisie, dont le seul salaire consistait en ma tranquillité à venir. J'aurais pu voir qu'Alaignac portait un costume gris asphalte de chez Armani ; je n'ai vu que le gros ventre qui tendait sa chemise au point que la repasser devenait superflu. J'aurais pu voir les clés de sa Porsche 911 ; je n'ai vu que la main, boudinée et moite,

qui les tenait. De temps en temps, la jumelle grasseuse de cette main effectuait une trajectoire ascensionnelle jusqu'à un crâne luisant, afin de soulager une démangeaison quelconque provoquée par un excès de sudation, naturel chez les individus à surcharge adipeuse. Je me surpris à me demander si le pouvoir avait un rapport inverse avec les cheveux, du moins dans le milieu des affaires ; car pourquoi diable ne sème-t-il pas quelques implants sur le sol ovale de sa boîte crânienne, sinon pour en imposer à d'éventuels concurrents ? A moins que trop de chiffres n'aient rendu cette pauvre tête définitivement aride et soumise à une hypothétique découverte des laboratoires Dercos. Ne croyez pas que je sois focalisée sur les surfaces capillaires du sexe opposé, seulement l'ennui favorise les digressions, en particulier celles qui sont inutiles et superficielles.

Car je m'ennuyais bel et bien, au cours de cette soirée, à écouter, pardon, à entendre les vantardises de mon patron. Je regardais remuer ses lèvres fines et mesquines, et les sons qui en échappaient, une fois reconstitués, formaient des phrases à son unique gloire. Je me disais tout en lui souriant, mon Dieu, la tranquillité, ça coûte un bras. J'étais obligée de supporter mon odieux patron jusqu'à l'indigestion. Je me retins de ne pas grimacer de dégoût.

J'en étais là, quand Louis m'aborda pour la première fois.

A vrai dire, il entreprit d'abord Alaignac, qu'il avait l'air de bien connaître, mais il m'a avoué plus tard que c'était dans l'unique intention de créer du lien, n'importe quel lien, avec moi. C'est amusant comme parfois les gens peuvent avoir une vision totalement erronée de la situation : pendant que Louis pensait qu'il allait galérer avec le dossier, je me disais qu'il avait l'air certainement plus divertissant que la plupart des convives de cette réunion guindée. J'ai donc vu en lui la possibilité d'émerger du bain de formol dans lequel me plongeait mon insipide partenaire. Chacun connaît les limites de ce qu'il peut

raisonnablement supporter, et là, j'avais rencontré une des miennes. Mourir d'ennui, ce n'était plus qu'une simple expression, mais une véritable perspective, à laquelle Louis allait me soustraire.

A cette époque-là, j'étais blonde, pourtant je n'aime pas trop être blonde, je me fais beaucoup trop aborder et c'est souvent déplaisant. Mais là, j'étais soulagée de l'intrusion de cet inconnu. Et, à tout bien regarder, il était joli garçon. Ses yeux verts avaient quelque chose de presque captivant. Le visage d'un bel italien, en plus délavé seulement. Moins brun, le sang moins chaud. Il ne donnait pas l'impression d'avoir une personnalité puissante. *Facile à jeter*, me dis-je en mon for intérieur. Et puis, il est bon de temps en temps de s'afficher avec quelqu'un : ça donne l'air « normal ». L'individu moyen se pose toujours des questions sur les éternels célibataires, et comme les questions, ça ne nourrit pas un homme, on finit par faire quelques suppositions « pertinentes » à leur sujet. Le temps aidant, les « si » disparaissent dans la nature – c'est un si petit mot – et le conditionnel n'a plus lieu d'être. La rumeur est née. Malheureusement, il n'existe aucun vaccin anti-rumeur à ce jour, aucun antidote d'aucune sorte. Lesbienne, frigide, je vous passe les détails mais j'en ai fait les frais à plusieurs reprises. Je vis en Louis une formidable opportunité d'étouffer les ragots me concernant avant même qu'ils n'aient été pensés. Je le considérai alors avec un intérêt accru : il n'avait pas l'air *idiot* ; il s'exprimait plutôt bien. Et il ne donnait pas l'impression de participer à un concours de dents, comme le reste des invités de cette pitoyable sauterie. Une intervention de la providence, ce garçon. Je décidai donc de lui donner un petit coup de pouce : j'envoyai d'Alaignac, de ma voix la plus suave, me chercher un verre. Le temps qu'il revienne, en tenant compte du nombre de ses connaissances ici présentes – cela laissait à Louis plus d'une demi-heure pour entrer en matière. Si ce laps de temps s'avérait insuffisant, je n'allais pas m'attarder sur l'affaire. Le gars qui hésite, ce n'est pas bon. Pas efficace, qui ne



sait pas ce qu'il veut, c'est non : la graine de loser. Ou pire, un timide : c'est la crème de la crème, mais dans le négatif. Le timide tremble comme une feuille dans son coin devant un péril insurmontable – se prendre la honte devant tout le monde, hein, c'est terrifiant, le ridicule ne tue pas mais on ne sait jamais, un accident – et regarde sa vie passer sous ses yeux. Bref, un parasite sans intérêt.

Louis fit ce qu'il fallait : il fut direct mais avec élégance, aussi lui ai-je laissé mon numéro sans grande inquiétude. Il donnait l'impression d'avoir une haute opinion de lui-même, je le voyais mal dans le rôle du gluant qui téléphone toutes les demi-heures, attitude manquant totalement de classe et de retenue. Je ne vous dis pas cela parce qu'il se vantait, ce n'était pas le cas, mais souvent, le premier contact vous laisse deviner la personne avec une lucidité stupéfiante sans que vous puissiez concrètement justifier votre opinion – la fameuse première impression. L'intuition a beau faire partie des mystères de la complexité de l'être humain, elle n'en demeure pas moins une réalité.

Et voilà, une seule décision, accompagner mon patron dans cette soirée, et les dés furent lancés. J'entrai dans l'ère du couple. Un seul et si court moment. Une décision anodine sur l'instant, mais qui allait bouleverser mon quotidien pendant un temps qui pourrait bien s'avérer très long. Il allait falloir que je m'y habitue. Certes, il s'agit de mon choix, personne n'a fait pression sur moi, mais ses implications sont tellement inconfortables. Fin de l'autonomie de planning. Débriefings divers sur les zones de l'emploi du temps passées en solo. Ce n'est pas rien, ça. Je préfèrai alors rentrer et profiter un peu de mon temps, vu que j'allais désormais subir tout un tas de contraintes, pas forcément toutes désagréables, mais des contraintes quand même. Je prétextai alors n'importe quoi, piscine, grand-mère coincée à l'aéroport, ce qui est important n'est pas le motif, mais la force de conviction, et rentrai en taxi. Ma nuit fut très agitée. Il fallait que je m'organise.